

FEUILLETON

DEUX ENFANTS
D'OUVRIERS

(suite)

IV

Par gratitude pour sa mère, Godelive cherchait tous les moyens de se rendre utile. Elle se levait dès l'aube du jour, arrangeait, nettoyait et récurait si bien, que la maison de Jean Wildenslag avait pris peu à peu un aspect moins repoussant. Elle parlait souvent avec sa mère de ce qu'elle apprenait à l'école de belles leçons de morale et de bienfaisance que les sœurs lui donnaient. L'enfant commença ainsi, sans s'en douter, l'éducation de sa mère, et jeta dans son cerveau les premiers rayons de lumière qui y eussent jamais pénétré.

Madame Wildenslag, malgré son ignorance et sa grossièreté, avait un bon cœur et un esprit droit. Quand elle était seule avec Godelive, et qu'elle entendait l'enfant parler si simplement et si bien de choses qui lui étaient absolument étrangères, de piété, de morale, du devoir, elle se sentait comme transportée dans une autre atmosphère, et il lui semblait que son âme s'élevait et s'épurait au contact de son enfant.

Aussi disait-elle souvent à sa voisine :

— Voyez-vous, voisine Damhout, nous autres pauvres gens, nous croyons que nous sommes bêtes et méchants, cela n'est pourtant pas vrai. Le bien est en nous, mais personne ne l'en a vu sortir. Si mes parents m'avaient mieux élevée et m'avaient envoyée à l'école, je serais devenue une autre femme ; car maintenant, je le sens bien, je ne suis pas aussi bouchée que je le croyais moi-même. Ah ! si c'était à refaire : Mais il est trop tard, voisine. Du moins, j'ai le bonheur de savoir que ma Godelive sera instruite. C'est un petit ange dans ma maison ; et mon mari peut me faire des reproches tant qu'il voudra, je suis certaine que mon enfant ne me causera que de la joie aussi longtemps que je vivrai. Pour ce qui regarde ses frères et sœurs, grands et petits,

naient pas de la sorte. Ils croyaient devoir se venger sur Godelive seule. Ils l'appelaient ironiquement *mamselle*, la traitaient de fainéante et de pique-assiette, la malmenaient, déchiraient ou souillaient ses livres et paraissaient avoir fait un complot pour tourmenter la pauvre enfant.

Godelive supportait tout avec une patience angélique ; seulement, quand on salissait ses livres et ses cahiers, elle pleurait en silence, parce qu'elle craignait d'être grondée par les sœurs.

Chaque jour, dès le souper fini, elle allait avec ses livres à la maison de la femme Damhout. Là, elle lisait et écrivait à côté de Bavon, elle recevait ses leçons et ses corrections avec une amitié reconnaissante ; puis ils jouaient quelques instants ; mais, le plus souvent elle causait avec son jeune ami de ce qu'ils se proposaient de faire par la suite, et de ce qu'ils attendaient l'un et l'autre de l'avenir.

Madame Damhout travaillait sans relâche à confectionner des blouses ou d'autres vêtements de toile. Comme, depuis peu, sa fille allait également à l'école, elle devait tâcher de gagner un peu plus d'argent, pour que son mari ne s'aperçût pas que l'instruction des enfants, quoique gratuite, exigeait cependant quelque sacrifice.

Souvent, lorsque Adrien Damhout s'était trouvé en compagnie de Jean Wildenslag, il revenait à la maison avec un visage sombre, et alors il lui échappait des remarques peu agréables qui laissaient percer l'inquiétude qu'il conservait touchant l'éducation que sa femme donnait à ses enfants.

Peut-être la pauvre mère, elle-même, n'était-elle pas exempte de crainte ni d'incertitude, car elle ne cessait de louer devant Bavon et Godelive, sous toutes les formes et en toutes circonstances, l'amour et la reconnaissance des enfants envers leurs parents comme le plus saint des devoirs.

Comme si, par une inspiration secrète, elle sentait que l'instruction seule ne suffit point, elle déposait avec la plus touchante et la plus tendre sollicitude, dans les cœurs de Bavon et de Godelive, les germes des plus fortes vertus et le plus profond sentiment du devoir.

Depuis des années, elle était habituée à la présence de la petite Godelive ; elle trouvait son bonheur dans l'amitié des deux enfants l'un pour l'autre et dans leur appli-

cait couturière, fille de boutique et enfin maîtresse. Il n'y avait rien à y faire, et son mari pouvait gronder et pester tant qu'il voudrait.

Lorsque Godelive apporta à Bavon cette nouvelle inattendue et lui annonça de quitter l'école, la première impression fut la stupeur, suivi d'une douleur muette. Les enfants ne voyaient aucun moyen de s'y opposer, et se résignaient ; mais leurs yeux, quand leurs regards se rencontraient, parlaient avec éloquence, et, de temps en temps un gros soupir soulevait la poitrine de Godelive. Elle était si bien chez les sœurs ! On l'aimait tant, et elle portait une si vive affection à ses maîtresses ! Dire un éternel adieu à ses bienfaitrices lui paraissait dur et cruel. Mais il le fallait bien ; elle était pauvre et devait apprendre un métier ; elle le savait bien.

Madame Damhout dit à sa voisine qu'elle ne pouvait pas se dispenser d'aller prévenir les sœurs de sa résolution, et, par la même occasion, de les remercier mille fois du fond du cœur de leur bonté.

Comme Lina avait été accueillie dans l'institution avec une cordialité toute particulière, elle suivit le conseil de sa voisine.

Celles qui parurent le plus surprises et le plus affligées de cette nouvelle inattendue, ce furent les sœurs.

Godelive était une élève dont elles étaient fières, toutes lui portaient une affection particulière à cause de sa bonne conduite et de son zèle, et plus encore, à cause de sa touchante reconnaissance. D'ailleurs, depuis quelques mois, Godelive leur avait déjà été utile pour apprendre à lire aux plus petites filles.

Après que les sœurs eurent entendu les raisons de madame Wildenslag, elles rapprochèrent leurs têtes et se parlèrent quelques instants à voix basse.

Alors, la plus âgée dit :

— Madame, cela nous ferait de la peine, de perdre sitôt notre meilleure élève. Nous étions fières d'elle, et nous aurions décidé la garder encore un an, pour montrer de quoi nous sommes capables quand nos leçons tombent sur une terre fertile. Ne pourriez-vous pas la laisser encore un peu dans notre école ?

— Impossible, mes sœurs, répondit madame Wildenslag avec un soupir. L'enfant

FRANK PENNEE
119 RUE ST-PIERRE
Agent et Inspecteur,
pour Québec et le District de
Québec, de la
Canada Life Assurance Company
ET DE LA
Manufacturers' Accident Insurance Co
5illet 1890. 1a

POUR RIEN

Un grand Job de dentelles
provenant d'un encan, depuis
5 cents la douzaine.

Des chapeaux grands, 5 cts.

Du Braid doré pour robe
et autre garniture large de
deux pouces, 5 cts la verge.

Pensez-y et profitez-en.

Rendez-vous de suite au

GENERAL BAZAAR

No 106 Rue St-Joseph,
coin de la rue du Pont.

CHEZ

BOUCHARD & BRETON

12 juil 90. — 1 m.

T T T

EXTRAORDINAIRE

Un Harmonium valant \$75.00 peut

être gagné en achetant une livre

de THÉ au magasin de

J. B. ROUSSEAU

Comme toujours, nos THÉS sont importés
directement, et pour cette raison sont
vendus de vingt à vingt-cinq pour cent
meilleur marché que partout ailleurs.